

SAUVAGE PAR NATURE

DU MÊME AUTEUR

L'Aventurière des sables
14 000 km à pied à travers les déserts australiens,
éditions du Roc, 2004

La Voie des Andes
8 mois à pied sur la cordillère des Andes,
éditions Eucalypte, 2007

Livre pour enfant

L'Extraordinaire Destin de D'Joe
Le chien australien de l'aventurière Sarah Marquis,
éditions Eucalypte, 2009

SARAH MARQUIS

SAUVAGE
PAR NATURE

3 ans de marche extrême en solitaire
de Sibérie en Australie



*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2014
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine cedex

www.michel-lafon.com

À mon chien D'Joe qui m'a tant donné...

*À toutes les femmes de par le monde
qui luttent encore pour leur liberté*

Introduction

Je me souviens des longs après-midi d'été empreints d'insouciance à gambader librement dans les bois. Cette même insouciance que l'on ne peut acquérir mais qui nous est offerte au début. Sans que l'on en soit conscient, elle se dilue dans notre système pour disparaître totalement au profit de notre rationalité. Puis un jour, sans vraie raison, vous vous retournez et vous la contemplez. Votre douce et jeune insouciance se trouve là, elle défile dans vos souvenirs tel un vieux film noir et blanc. Je me souviens de l'intensité avec laquelle j'avais décidé de commencer ma vie. Pour une compréhension globale de mes aventures, je me permets de préciser que je n'ai jamais aimé jouer à la poupée. Mon doudou n'était autre qu'un hippopotame de couleur grise aussi grand que la petite fille que j'étais. Mes amis me comprenaient, je vivais avec eux les prémices de ce qu'allait devenir mon existence. Mes parents ne s'inquiétaient pas ni ne s'interrogeaient sur les heures interminables que je passais avec mes très chers amis, poules, lapins, chiens, chats, canards, moutons...

J'avais environ 8 ans et je n'arrivais pas à étancher

Sauvage par nature

ma soif, au sens propre comme au figuré. On me retrouvait le museau collé au robinet du jardin, de la salle de bains, de la cuisine. Je m'agrippais au robinet et, la tête penchée je tétais cette imaginaire nourrice, laissant l'eau entrer dans mon petit corps. Sans aucune pause je happais ce liquide si précieux, je me remplissais comme un chameau en prévision d'une grande traversée. Je reprenais mon souffle juste à temps pour ne pas produire un « effet *vacuum* » dans tout mon corps.

Ma vie était alors une aventure presque journalière. J'étais la plus heureuse des petites sauvageonnes du coin, même si beaucoup de choses me chiffonnaient. Je voulais comprendre. Plus encore, je voulais tout découvrir sans devoir choisir, sans but, sans préférences. Juste « tout ». Je ne pourrais vous dire si c'était une situation normale, mais je rêvais éveillée d'autres contrées, d'autres arbres, d'autres animaux, d'un ailleurs où des oiseaux aux couleurs chatoyantes virevoltent dans les airs, où l'on rencontre des animaux qu'on appelle des bêtes... sauvages.

Je ne me suis jamais demandé comment j'allais m'y prendre. Ce que j'éprouvais au fond de moi était une sensation – si forte – qu'elle en était devenue « une évidence ». J'allais devenir une découvreuse... Plus communément appelée une aventurière.

Il a fallu tellement de pas, tellement d'aventures pour pouvoir répondre à cette seule question : pourquoi est-ce que je marche ? L'explication est d'une

Introduction

simplicité presque logique et pragmatique. C'est à se demander si, toutes ces années, tous ces pas étaient vraiment nécessaires pour parvenir à cette compréhension. Et pourtant, je penche pour un « oui ». Je souris en me remémorant ces années. Moi qui ai suivi les signes du destin depuis tout ce temps.

C'est en les regardant dans mon objectif grand angle que j'arrive à les percevoir, à les deviner, à les sentir. Plus je m'éloigne, plus je vois. C'est pourquoi je ne me sens jamais seule. Ma vie a été jusqu'ici un doux mélange d'excitation, de sueur, d'aventures pures, de torsos nus poilus où j'ai posé ma tête l'espace d'un instant, le tout mélangé au danger qui rend alerte, parsemé de créatures sauvages au nom latin imprononçable. Cette existence a été aussi pleine de choix. Je ne vais pas tout pouvoir mettre sur le papier, et pourtant, spécialement pour les femmes, j'aimerais pouvoir tout mettre, comme pour laisser un testament qui raconte la liberté, la liberté de choisir.

L'histoire qui suit est mon histoire. Je la dédie à toutes les femmes de par le monde qui luttent encore pour leur liberté et pour celles qui l'ont obtenue mais qui ne l'utilisent pas.

Mettez vos chaussures. On part marcher.

Chapitre 1

PRÉPARATION

Je suis de retour dans les Alpes suisses après trois ans d'absence, et tout y est à peu près comme avant, en apparence. Et moi – l'aventurière, la femme, la compagne, la fille, la sœur, la conférencière, l'amie – je réintègre le décor. Mon quotidien est surprenant, voire excitant. Je suis un peu en « phase de réadaptation » à ma vie d'avant, mais les choses sont différentes. Rien, évidemment, n'est plus comme avant. Pour commencer : j'ai survécu à ces trois ans d'aventures tumultueuses. Et croyez-moi, ce petit détail n'a pas toujours été une évidence.

Aujourd'hui, je ne reconnais pas le rythme du crissement de ma plume sur le papier alors que je tente de déposer fidèlement les phrases qui se bousculent dans ma tête. La mémoire ne se déroule que partiellement. J'ai l'impression que tout mon être n'a pas vraiment envie de se souvenir. Je suis comme marquée à jamais par les régions hostiles que j'ai traversées à la force de mes jambes, déguisée en homme. Il y eut tant de nuits où je me suis endormie

Sauvage par nature

alors que le danger rôdait. Je demandais alors protection à mon « ange gardien ». Je m'obligeais, dans ces moments-là, à ingérer des pensées positives à haute dose, ne laissant aucun espace possible aux pensées négatives. C'était ma seule arme. Aujourd'hui, tel un fauve, je continue à glisser dans le paysage comme j'ai eu l'habitude de le faire pendant ces trois années. J'ai encore des instincts de survie qui émergent de mes gestes au quotidien. J'ai comme un gros tatouage long de trois ans de marche, là sur mon corps, dans mon âme, sur mon cœur. Je ne peux l'effacer ou le dissimuler... Je suis désormais ainsi.

Ici tout est si douillet. L'eau sort du robinet, le frigo est plein de bonnes choses et j'ai même une machine à café. Je lève les yeux de mon texte et me dirige vers ma cafetière que je m'empresse de faire ronronner.

Avant un départ...

« Je voulais être seule dans ma marche, mais pas seulement. Ma mission était bien plus sérieuse et singulière à la fois. »

Une sensation indescriptible grandissait en moi jusqu'au moment où le départ se présenta à moi comme l'unique option. Je savais tout au fond de mon cœur que ce départ était alors la seule façon

Préparation

d'être fidèle à ce feu qui brûlait en mon for intérieur. Je le sentais faiblir, la flamme était moindre... il était temps de partir à la recherche du bois qui me permettrait de retrouver ma flamme de vie.

C'est ainsi que je partis. À pied. Un fait qui s'imposait à moi comme une évidence... Et seule.

Ne vous y méprenez pas. Je n'ai pas un jour sauté dans un avion en me disant : « Cool, je vais traverser le monde en marchant du nord au sud ! »

Il a fallu mettre en place une vraie entreprise, avec une tonne de détermination et d'énergie, ceci même avant de commencer de marcher. J'ai dû constituer une équipe sur laquelle j'allais pouvoir compter, avec un chef d'expédition. Pour mes deux expéditions précédentes, mon frère Joël avait été à mes côtés. Sabrina, sa compagne, s'était elle aussi occupée de la logistique pour l'expédition « la voie des Andes ». Tout se réglait alors devant un petit café, sans prise de tête, dans les rires et la fluidité, avec l'amour du travail bien fait. Après ma dernière expédition, Joël a posé ses valises avec sa compagne et leur petite fille. Il a monté sa propre entreprise en montagne¹, activité à laquelle il consacre tout son temps. Je savais donc que cette expédition se ferait sans lui.

Mes 20 ans d'expérience dans ce domaine m'ont appris qu'il est indispensable d'anticiper ce que l'on appelle communément les « problèmes ». Je me suis donc mise à la recherche d'une personne vivant dans chacun des pays que j'allais traverser, qui sache

1. Vous pouvez le retrouver sur www.verbier-excursions.ch.

Sauvage par nature

s'exprimer en anglais et qui, en cas d'urgence, pourrait organiser une évacuation, discuter avec les autorités, s'occuper des visas, etc.

Lorsqu'on parle de préparation, il faut tenir compte de la complexité du projet. Au total : six pays à traverser, des terrains divers et variés, en passant de la jungle au désert, du chaud au froid, de la neige au sable. Comme à mon habitude, je ne vais pas partir sans me munir de bonnes vieilles cartes topographiques en papier qui sont si importantes à mes yeux. Mon nouveau chef d'expédition me propose des cartes digitales qui auraient l'avantage d'être plus légères. Une idée à retenir, peut-être en plan B.

Ces opérations ont un coût qu'il va falloir déterminer et budgéter pour passer à l'étape suivante : trouver des partenaires qui adhèrent à mon expédition, que j'ai baptisée eXplorAsia. Parallèlement à ces recherches, je dois me consacrer à ma préparation physique avec un entraînement soutenu et adapté, tout en endurance.

Voilà, je vous ai résumé deux ans de préparation. Seule, j'ai lancé la machine de cette gigantesque entreprise. Progressivement, les bonnes personnes sont apparues, de moins bonnes aussi, puis un jour des réponses positives concrètes sont arrivées. Je pouvais alors passer du projet à la phase active de mon expédition.

Préparation

Vevey-Suisse, juin 2010, une semaine avant le départ

Il est seulement 3 heures de l'après-midi, mais je suis exténuée, je me couche dans le lit de mon chien D'Joe et partage ma place avec lui. Je suis triste. Je vais devoir le laisser en Suisse. À chaque fois que je pose mon regard sur son pelage sauvage tacheté de roux, de blanc et de gris-bleu, je sens l'Australie, cela me rappelle nos folles aventures. L'incendie au cours duquel il me sauva la vie, nos longues journées sans nourriture, nos traversées de déserts bien trop chauds, nos marches de nuit alors qu'il n'aspirait qu'à dormir...

Il est le chien qui se rapproche le plus du dingo. D'Joe est un *red heller*, ou bouvier d'Australie. Je lui ai sauvé la vie dans une ferme, il avait alors environ 7 ans.

Cela s'est passé durant mon expédition en Australie, de 2002 à 2003, où j'ai marché 14 000 km (8 700 miles) dont 10 000 km (6 200 miles) en sa compagnie, à travers les zones les plus isolées de ce continent. Depuis le jour de notre rencontre, je lui ai confectionné un sac à dos et il fait partie de ma vie. Dès lors, nous avons tout partagé. C'est donc naturellement que D'Joe a touché le sol suisse à l'hiver 2003, débarquant d'un vol exceptionnel. Sans un sou, j'ai dû faire appel aux gens qui me soutiennent depuis le début pour compléter le coût du transport et la mise en quarantaine de mon fidèle compagnon. *Je ne vous remercierai jamais assez de votre*

Sauvage par nature

générosité, vous qui avez participé au rapatriement de mon D'Joe...

Mon cœur se serre. Je ne peux pas imaginer ne pas le revoir à mon retour. J'ai tout mis en place, des rendez-vous vétérinaires aux séances d'ostéopathie pour ses pattes arrière qui lui font mal. Je vais aussi laisser mes odeurs dans ma chambre avec des habits que j'ai portés, comme cela, il n'éprouvera aucun stress et sentira ma présence, pendant quelque temps du moins. Je suis triste.

À huit jours de mon départ, mon salon de 8 m sur 4 m est rempli de matériel. Il n'y a pas 10 cm au sol qui ne soient pas couverts de matériel, tout se chevauche. J'ai méticuleusement planifié chacun de mes (hypothétiques) besoins. Le magasin Yosemite à Lausanne m'a aidée, il s'est chargé entre autres de la logistique des commandes. C'est ainsi que j'ai passé des matinées entières avec Alain et Sabrina, qui ont été d'une aide précieuse dans le choix de tout ce matériel. Mon plus gros souci a été de choisir mes chaussures. La maison Raichle ne fabriquant plus celles que j'ai utilisées pendant toutes ces années, j'ai dû en changer. La bonne vieille marque suisse a été rachetée et mon modèle de prédilection a disparu du catalogue. Espérons que mes pieds aimeront mes nouvelles chaussures de la marque Sportiva, j'en ai acheté huit paires.

Préparation

Cette semaine-là, je ne dors que quelques heures.

J'éprouve un mélange de joie et d'abattement. La boule au ventre, je regarde mon chien couché sur le stock de réchauds et de vestes en polaire au milieu du salon. En silence il me dit : « Ne pars pas... s'il te plaît », avec des yeux encore plus tristes que les miens.

Mais soudain ma maman, qui a rejoint le camp de base de Vevey pour donner un coup de main, enfile mon sac à dos, bien trop grand pour elle, et se met à pousser ma charrette. Les rires fusent, la tension se relâche. Pendant ce temps, Gregory, le chef d'expédition, est en train de s'assurer dans le jardin que la connexion du téléphone satellite fonctionne bien avec le panneau solaire.

Une femme en Mongolie (préparation)

Pour survivre dans un pays étranger, la première chose à faire est de connaître son histoire. Je me suis plongée dans celle de la Mongolie. Et sachant que, de manière générale, 7 % de la communication entre deux humains sont basés sur le langage, j'ai 93 % de chances que tout se passe bien. En Mongolie, la force du clan familial proche et lointain est l'unique solution de survie pour tout le monde. C'est ainsi que les notions de propriété et d'intimité ont perdu leur sens dans cette société. D'où la réputation de voleurs qui colle aux basques des Mongols depuis la nuit des temps. *Une forme d'identité pour eux.*

Sauvage par nature

Dans mon sac à dos se niche un dictionnaire anglo-mongol, petit et léger, ainsi que mon éternel recueil d'images qui m'a toujours permis de me faire comprendre. Il contient des illustrations d'à peu près toutes les situations basiques qu'un touriste peut rencontrer dans un pays étranger. Qui plus est une femme blanche, seule dans les steppes, forcément confrontée à des situations tendues, dangereuses ou rigolotes.

L'alphabet mongol traditionnel est issu de celui employé par les Ouïgours (en version améliorée). L'apprentissage du cyrillique est donc indispensable si l'on veut déchiffrer le mongol – la langue de toutes mes cartes topographiques. Par chance, les valeurs kilométriques sont les mêmes...

Sur le terrain, j'ai beaucoup utilisé mes oreilles, en demandant aux nomades croisés sur mon passage de répéter les noms des prochains villages jusqu'à ce que j'en adopte la prononciation exacte. Ensuite je les répétais à voix haute jusqu'à ce que je maîtrise la bonne intonation. Après avoir évolué parmi tant de cultures différentes, je sais qu'une langue n'est pas faite que de mots, elle a sa mélodie, ses intonations, son rythme propre, à respecter méticuleusement.

Toute culture est une sorte de boîte magique où l'on découvre avec curiosité et émerveillement les us et coutumes d'un pays. En ce qui concerne la

Préparation

Mongolie, je me suis sentie très mal à l'aise dans bien des situations, comme, par exemple, la première fois où j'ai surpris deux hommes qui s'engueulaient ouvertement, sans retenue. Jusqu'à ce que je comprenne qu'ils ne se disputaient pas mais qu'ils papotaient, tout simplement. Car le mongol peut sembler un violent ensemble de mots qui s'entrechoquent une fois à l'air libre. D'ailleurs les guides de voyages avertissent les visiteurs de la férocité apparente qui se dégage de cette langue.

Autre choc, et non le moindre : à chacune de nos rencontres impromptues et hasardeuses, les nomades se positionnent devant moi en fixant l'horizon pendant que leur main cherche l'organe génital sous leur ventre pour uriner. Il s'ensuit alors une interminable opération qui s'achève par de multiples secousses... C'est alors que leurs yeux quittent l'horizon pour se coller à moi, gluants et noirs. Durant toute cette scène, aucun mot n'est échangé. Je ne peux que rougir en pensant à la quantité de pénis que j'ai pu observer. Après des mois de « je descends de mon cheval pour uriner devant la femme qui marche », je me suis amusée à classer les organes de reproduction masculins par ordre de grandeur. Car ce rituel a fini par ne plus me gêner. Il amenait une touche de vie dans un tableau uniquement constitué, en général, de steppes et de vent. L'agent de recensement que j'étais devenue se permettait d'exprimer son opinion à haute voix sur « la chose » qu'ils secouaient sous mon nez. Ceux qui n'urinaient pas ne manquaient pas de lever leur

Sauvage par nature

tee-shirt sur leur ventre dodu tout en me fixant droit dans les yeux.

Je vais marquer une pause dans mon récit. Je trouve que le moment est bien choisi pour rappeler la règle n° 1 du voyage : ne pas juger... Ce n'est pas parce que je ne comprends pas une attitude que je dois la condamner. Même si ça n'a pas toujours été évident...

Leur geste n'a rien de sexuel. Non, c'est différent, bien plus terre à terre et animal. Pour moi cela s'apparente davantage à un marquage du territoire signifiant : « On t'a vue, on t'a à l'œil, tu es sur nos terres. » Quant au tee-shirt relevé sur le ventre dodu, j'en ai reçu l'explication bien plus tard ; la voici : dans cette partie de l'Asie, un gros ventre signifie opulence et richesse. La démonstration plutôt directe et marquante a dès lors pour but de délivrer un message clair : « Je suis riche et donc respectable. »

Pour le moment, je trouvais juste que la boîte magique de la culture mongole contenait des us et coutumes plus que surprenants. J'étais prête pour les bonnes surprises.

D'autres situations très triviales se sont présentées : des adolescents à cheval m'ont poursuivie dans la steppe en pensant que j'allais leur donner du « six », en pensant dire « sex ». C'est triste, mais c'est le seul mot anglais que j'ai entendu prononcer par la jeune génération. Les Mongols m'ont confondue avec une Américaine et pensaient qu'avec elle ils

Préparation

allaient forcément avoir du « six » ! Ils avaient dû voir cela à la télévision, un objet que même les nomades les plus isolés possèdent. La boîte rectangulaire animée ne s'arrête que lorsque la batterie solaire rend sa dernière goutte d'énergie de la journée.

La Mongolie est l'un des rares pays où ma sécurité a été menacée 7 jours sur 7. Un pays où l'OMS¹ a recensé « la diphtérie, l'hépatite A, la typhoïde, l'encéphalite japonaise, la pneumonie, la tuberculose ». Et la liste est encore longue. Plusieurs maladies comme la peste et la brucellose sont toujours présentes dans les steppes. La Mongolie connaît également des épidémies de méningite et de choléra...

Mon dernier vaccin datait de vingt ans. Il m'avait rendue tellement malade que je n'avais pas renouvelé l'expérience depuis lors. Mais cette fois j'avais quand même décidé d'effectuer mon rappel de tétanos, ce qui fut fait, puis de me protéger contre la rage. Or l'immunisation contre celle-ci nécessitant trois injections pratiquées à des intervalles plus ou moins longs, dans le stress du départ je n'ai pas eu le temps de m'y soumettre. J'avais donc tout intérêt à ne pas me faire mordre ou lécher par un animal sauvage ou un chien...

1. Organisation mondiale de la santé.

Sauvage par nature

Ma préparation a duré 2 ans et a été fastidieuse. Vidée, exténuée, je suis enfin assise dans l'avion qui me transporte en Mongolie, siège 24B... Je m'endors avant même le décollage.

Ce qui suit est mon histoire

À chaque pas, un peu de moi se mêle à la Terre.

À chaque pas, la Terre me donne un peu d'elle.

Aucun pas n'est vain, tout a un sens. J'ai marché pendant 20 ans et parcouru l'équivalent du tour de la Terre à pied. C'est le temps qu'il m'aura fallu pour répondre à cette question que vous m'avez quasiment toutes et tous posée : pourquoi marches-tu ?

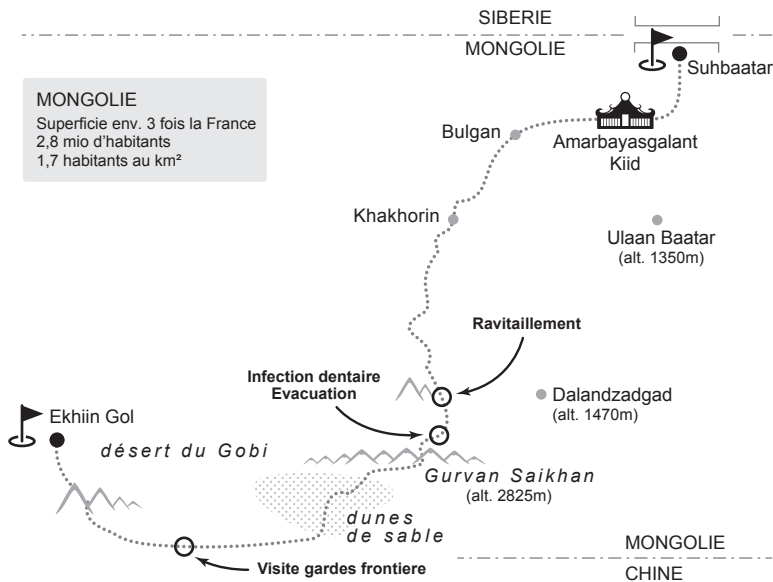
Je répondais alors : « Je ne sais pas vraiment. »

Au fond, je sentais le vrai, sans réussir à y mettre des mots.

Avec du recul, je vois maintenant que je ne pouvais pas savoir, mes pas avaient encore bien des choses à m'apprendre.

Chapitre 2

MONGOLIE, MES DÉBUTS...



Je suis forcée de m'arrêter, la température a encore atteint 40 °C (104 °F). Mon corps réagit plutôt mal depuis le début, je dois écouter attentivement ce qu'il a à me dire. *Je ralentis et pondère mes efforts.*

Sauvage par nature

Ce jour-là, je décide de marcher jusqu'au bosquet d'arbres que je vois au loin, en haut d'une colline : il me faudra une heure pour atteindre cette petite zone d'ombre. Je ferme les yeux, je m'écroule, la tête entre les mains. J'ai l'impression d'avoir dans mon crâne un petit singe qui tape sur des timbales. Je sais très bien ce qui m'arrive, ce qui m'arrive toujours, d'ailleurs, au début de chaque expédition. J'ai de nouveau attrapé une bonne insolation et, pourtant, pas un bout de ma peau n'est exposé au soleil.

Le lendemain, je commence ma journée avec une tête qui ressemble à une poire cuite à petit feu. La lumière du matin me fait mal aux yeux, mais je suis contente, l'insolation est passée. *Bon, ça, c'est fait !*

Je marche lentement. Après seulement dix petites minutes, je découvre l'autre versant de la colline.

Que c'est surprenant ! Je retire mes lunettes de soleil pour en avoir le cœur net. Devant moi se trouve une vallée pleine de vrais arbres, une forêt dense de bouleaux, avec à leurs pieds un tapis de fougères vertes. L'endroit est magique, je sors ma caméra tant je suis impressionnée par cette beauté. C'est comme si l'on m'avait transportée dans un autre pays, loin des steppes habituelles au dos nu.

Je pousse ma charrette sur un terrain irrégulier. Cela me vaut beaucoup d'efforts, mais je sais que, sans elle, je ne pourrais parcourir ces longues distances où il n'y a rien, pas un village pour me ravitailler. J'ai avec moi des rations limitées de nourriture pour plus de deux semaines et plus de 20 litres d'eau de réserve.

Mongolie, mes débuts...

Ma caméra en main, je filme ces sous-bois tout droit sortis d'un conte pour enfants. Soudain, je retiens ma respiration, les coudes bien serrés contre le corps pour éviter de bouger. Quelque chose de brun est apparu dans mon objectif. Mes yeux s'écarquillent, la chose se rapproche. Mon Dieu, je crois qu'il ne m'a pas vue ! Je vérifie d'un œil que le petit point rouge *record* apparaît bien sur mon écran de contrôle.

Il s'avance encore – la légère brise de ce matin souffle dans le sens contraire – c'est ma chance. Il continue d'un pas prudent comme s'il craignait un danger, sans pouvoir le déceler. Mais le désir de poursuivre son chemin est le plus fort. Il s'élançe juste là, à quelques mètres de ma caméra, je n'en crois pas mes yeux, je bouillonne de l'intérieur. Puis il s'éloigne en sautillant dans le sous-bois entre les fougères. L'espace d'un instant encore je devine son arrière-train qui sautille, avant qu'il s'enfonce plus profondément dans la forêt.

C'était un magnifique chevreuil de quelques années seulement vu ses bois qui ne sont pas bien grands. Je reste sans voix. Sa robe caramel et ses grands yeux noirs flottent toujours devant moi, je dois cligner des paupières pour reprendre mes esprits. Me voilà pleine d'énergie, éblouie par cette rencontre. Elle efface toutes mes petites mémoires corporelles qui n'ont cessé de m'envoyer des signaux de douleur. Je repars avec une nouvelle énergie. La première étape est franchie, je suis enfin dans mon expédition. Je pousse ma charrette en haut de cette

Sauvage par nature

montée qui me semble tout d'un coup légère comme une plume. Je remercie le vagabond des bois qui en est la cause.

Pendant que mon corps marche, pousse, porte ma maison ambulante, mon esprit sourit et s'évade dans une autre forêt, durant l'été 2002 aux États-Unis. Je parcourais alors les 4 260 km (2 650 miles) du Pacific Crest Trail, un tracé qui va de la frontière canadienne à la frontière mexicaine.

C'est à la fin d'une longue journée de marche. Je me trouve dans une forêt de sapins sombres et humides où règne une forme de chaos. Des troncs couverts de mousse verte jonchent le sol, d'autres demeurent à moitié suspendus. C'est alors que mon regard est attiré par un gros rocher de granit qui semble sortir de nulle part. Dans cette zone, la forêt est moins dense. Je me dirige vers lui et pose mon sac avec joie.

À mes pieds, une rivière profonde sans courant et d'un noir opaque emprisonne le grand rocher que j'ai repéré de loin. Je me déshabille et me glisse dans l'eau froide. Si vous entrez dans l'eau progressivement, le corps s'adapte et la sensation de froid en est diminuée. Sans un mouvement, je m'enfonce petit à petit jusqu'à ce que ma tête seule reste hors de l'eau. C'est une expérience simple d'abandon ; il me semble que je ne suis plus qu'une tête à la surface de cette eau noire, mon corps a disparu, l'eau froide l'a endormi. Soudain, un mouvement attire mon

Mongolie, mes débuts...

attention de l'autre côté de la rivière. Mes yeux s'écarquillent : je n'y crois pas ! C'est un magnifique cerf ! Il s'avance doucement, s'immobilise, écoute puis, après un long moment, s'élance avec élégance et sans un bruit. Il nage, opération qu'il maîtrise étonnamment. Je n'ai toujours pas bougé, le dessus de l'eau est un vrai miroir. Ces bois majestueux semblent se déplacer à la surface sans corps en dessous. L'eau noire stagnante accentue cette impression. Sans aucune peur, le cerf passe juste là, à côté de moi. Il rejoint la rive à quelques pas seulement de mes habits secs, puis disparaît en sautillant élégamment dans la forêt sombre et humide.

Retour en Mongolie... Mes épaules sont intouchables, elles ont mal. Je souffre d'une inflammation qui a atteint à peu près tous les muscles de mon corps. Depuis le départ, ce dernier s'est mis en mouvement comme une de ces vieilles locomotives à vapeur qui gentiment s'élancent...

Il y a un an de cela, j'ai commencé à m'entraîner. Mais je n'ai pas autant poussé ma préparation physique que pour les expéditions précédentes. Le temps m'a manqué, l'ampleur du projet ne m'a pas laissé beaucoup de temps.

Alors je me suis promis de faire attention au début, pour bien prendre le rythme. J'avance lentement mais sûrement, le fait de pousser une charrette de 50 kg et de porter un sac de 17 kg sur le dos

Sauvage par nature

constitue un effort. Le sol étant irrégulier, la progression est difficile.

Je me trouve désormais au sommet d'une de ces collines aperçues au nord, nue mais verte. L'air est très lourd. C'est un glissement de langue sur mes lèvres qui me révèle la tension de mon corps. Je transpire. Le sel est partout, la température s'agrippe à la barre des 40 °C (104 °F) et pas un seul arbre ou arbuste aux environs pour me donner de l'ombre.

De cette petite hauteur, j'observe scrupuleusement les courbes du paysage : je dois trouver de l'eau, ce qui a été une tâche extrêmement difficile jusqu'ici. Ma longue carrière de chasseuse d'eau m'épargne l'angoisse que normalement toute personne ressent dans une situation comme celle-ci.

Avec les années, j'ai pratiqué et acquis différentes techniques. Les deux questions que je me pose sont les suivantes : comment trouver de l'eau là où je n'en repère pas visuellement ? Dans quel type de terrain peut-elle se cacher ? Voici les différentes techniques de condensation efficaces que j'utilise.

- Creuser un trou dans le sol et recouvrir l'ouverture avec un sac plastique ; une fois que tout est prêt, il faut déposer un petit caillou au centre (sur le plastique) : la différence de température entre le jour et la nuit créera un effet de condensation et l'eau sera recueillie à l'intérieur du trou par le récipient de votre choix.

- Une autre technique consiste à emballer une branche munie d'un maximum de feuilles dans un sac plastique hermétique. Il est préférable d'utiliser